

homme de foyer et je n'ai pas de foyer... Autrement, il y a très longtemps, — tu n'étais pas née, Paulette, — j'ai essayé de la douceur, de la persuasion pour retenir ta mère chez elle, pour l'amener à aimer son intérieur, à vivre un peu pour son mari et ses enfants, à rêver autre chose que de bijoux, de toilettes et de "five o'clock tea". Elle avait été mal élevée, comme tant d'autres, et c'est pourquoi je lui pardonnais espérant la guérir de son amour maladif du luxe, du mouvement, de l'emploi futile des heures.

Mes objurgations timides ont d'abord étonné, puis déplu, puis fait rire. On ne m'a pas envoyé dire que mon rôle était de fournir de l'argent et non de me mêler de savoir comment on le dépensait. On m'a abandonné, dissimulé, supprimé, et pour expliquer au monde pourquoi je n'étais jamais aux côtés de ma femme, on m'a donné une réputation de sauvage, un caractère de misanthrope. Et ça dure depuis vingt ans, et cette farce ne fait que s'accroître, et je n'aurai pas plus de repos à mon foyer à l'heure où j'en ai si bien mérité!

Il s'excitait peu à peu, mais Paulette le calma encore une fois: Voyons, papa!

L'enfant avait de grosses larmes dans les yeux.

Alors, de la voir pleurer, il se mit à pleurer aussi, doucement.

Toutes ses rancœurs refoulées lui montaient aux yeux et aux lèvres.

—Tu comprends, n'est-ce pas, ma petite Paulette? Je suis bien misérable. Je ne compte pour personne dans la maison, personne ne m'a jamais montré un peu d'affection, même quand j'étais indispensable. Quand je serai vieux, ce sera pire...

Puis tout à coup, il se souvint qu'il parlait à une enfant, à sa Paulette, qui jouait encore à la poupée. Son ivresse était tout à fait dissipée. Il plongea les yeux dans ses yeux, longuement, pour y chercher sa pensée.

Elle se leva, attirée par ce regard dont elle lisait l'interrogation muette et passa les bras autour du cou de son père en répétant:

—Poor papa!

Mais dans sa voix, une nuance d'autorité se mêlait à la tendresse.

Il fut rasséréné; pour la première fois de sa vie, il était compris, aimé, consolé.

...Et, tandis qu'une grande rose d'orgueil achevait de mourir, humiliée, sur le tapis qui buvait lentement l'eau de cristal, une autre fleur, une fleur de pitié, éclosoit dans l'âme soudain maternelle d'une petite fille, qui venait de prendre l'engagement de protéger son père; et le père sentit si bien cette âme naissante de sa fille qu'une dernière larme roula dans les boucles profuses de Paulette, tandis qu'elle disait comme un refrain d'une infinie douceur:

—Poor papa! poor papa!

MARIE le FRANC.

BALLADE ANCIENNE

Le roi Wilfrid dit à sa belle:

"Veux-tu de ma couronne d'or?..."

Comme un soleil elle étincelle,

Et chacun enviera ton sort!"

"Garde ta couronne, dit-elle,

Mon amour vaut plus que ton or!"

Le roi dit encore à sa belle:

"Veux-tu mon sceptre et mon trésor?"

"Conserve ton sceptre, dit-elle,

Il n'est plus beau sort que mon sort!

Je t'aime d'amour éternelle...

Mon amour vaut plus qu'un trésor!"

Le roi perdit "sceptre et couronne".

Il dut s'enfuir au fond des bois.

Le malheur n'épargne personne,

Pas plus les manants que les rois.

L'amour, seul, au malheur pardonne:

La belle le suivit aux bois.

Et le suivit aux bois, la belle,

Son roi, sans sceptre ni trésor,

Et leur amour fut immortelle!

Dans les bois, quand sonne le cor,

On dit: "C'est Wilfrid et sa belle

Qui, tous deux, chevauchent encor".

CARMEN D'ASSILVA.

MA TANTE CORALIE

NOUVELLE CANADIENNE INÉDITE

—Tu as envie d'accepter, Luce?

—Parbleu! les filles, ça a toujours envie d'accepter.

Cette taquinerie lancée, mon grand frère sortit, me laissant seule avec ma mère qui relisait, pour la dixième fois au moins, la lettre de ma tante Coralie.

Pauvre mère, qu'elle mettait du temps à prendre une décision, ce jour-là! Qu'elle ne le disait pas vite le oui que j'attendais avec tant d'impatience!

—Voyons, lui dis-je, à la fin il me semble que ce n'est pas à dédaigner, une invitation à aller passer un mois sur une grande ferme en bas de Québec, surtout quand on ne connaît la campagne que par quelques promenades à l'île Sainte-Hélène; quand on a travaillé toute l'année dans cet atelier de couture pas trop gai; quand vos joues pâles annoncent le besoin de soleil; quand la chaleur de juillet rend le séjour de la ville peu agréable; quand...

Je m'arrêtai. Ma mère posait sur la table la lettre de tante Coralie, la fameuse lettre qui était venue bouleverser tout notre paisible intérieur.



Ma mère posait sur la table la lettre de tante Coralie.

—Tu peux y aller, Luce, dit-elle tranquillement. Après tout, un mois n'est pas une année, je n'aurai pas le temps de m'ennuyer.

Enfin... J'embrassai ma mère sur les deux joues. Mon frère rentrait, je l'embrassai aussi. J'aurais embrassé, je crois, le chat dormant sous la table, le chien qui regardait cette scène d'un air inquiet et jusqu'aux petits Italiens noirs et barbouillés qui jouaient sur le pas de notre porte en poussant des cris assourdissants.

—Maintenant il faut préparer ta malle, reprit ma mère toujours occupée du côté pratique des choses. Quelles robes emportes-tu? Ton frère va télégraphier à ta tante, afin qu'elle envoie quelqu'un aux "chars" à ton arrivée. Ce sera son fils Louis, je suppose. Est-ce Louis qu'il s'appelle? te souviens-tu Luce? Je crois que c'est Jean plutôt.

—C'est Louis, dit mon frère. Sa mère l'appelle toujours le grand Louis dans ses lettres, tu sais bien, Luce?

Je n'écoutais plus. Qu'il s'appelât Louis, Jean ou Baptiste, la chose m'importait peu, pourvu seulement qu'il sût flirter un brin et apprécier une jolie citadine...

La joie me donnait des ailes. En un clin d'oeil, ma valise fut bouclée; mes plus jolies robes soigneusement pliées dedans; je possédais un costume de piqué blanc sur lequel je comptais beaucoup pour épater mes parents de campagne, je n'avais eu garde de l'oublier et j'emportais en outre, ficelé dans un énorme carton, un canotier rouge qui allait merveilleusement à ma frimousse de blondine pâle.

Le lendemain matin, mon frère me conduisait à la gare Viger, et après un trajet d'une huitaine d'heures, j'entendais le conducteur

crier: "Saint-Valier! Saint-Valier!" Je descendis; une petite gare presque déserte. Mon cousin m'y attendait, et quoique nous ne nous fusions jamais vus, nous n'eûmes pas de peine à nous reconnaître, attendu que j'étais la seule voyageuse pour cette destination.

Il me souhaita la bienvenue et me laissant quelques minutes arpenter le quai, courut chercher une charrette, semblable à celles que j'avais déjà vues sur le marché Bonsecours, remplies de légumes, jucha ma malle à l'arrière, me fit grimper près de lui à l'avant et rassemblant les guides, allongea un grand coup de fouet à son cheval.

—"Marche donc le Gris."

Les chemins étaient affreux, de vrais chemins de campagne détrempés par la pluie et pleins d'ornières où les roues enfonçaient à moitié, et vous pensez que le genre de voiture que nous avions n'était guère fait pour adoucir les heurts. Cependant, il fallait bien laisser trotter, me dit le grand Louis, nous avons deux grandes lieues à faire avant d'être à la maison.

—Ne vous pressez donc pas, lui conseillai-je; il fait bon ici.

En effet, après la fatigue et l'énervement que j'avais éprouvés dans les chars, le grand vent qui me décoiffait, me paraissait doux, et le lieu était d'un pittoresque dont je ne pouvais détacher mes yeux.

Traversé le petit village, le chemin du roi que nous suivions, longeait le fleuve, le beau fleuve dont les riverains sont si justement fiers. Le vent courbait les ajoncs qui croissent sur le bord. Au nord, les Laurentides découpaient leurs cimes bleuâtres et, sur le bord de la route, c'étaient de distance en distance, des maisons grises, à toit pointu, d'où montait un peu de fumée. Des enfants jouaient devant les portes, des chiens de garde dormaient à l'ombre, on entrevoyait des ménagères dans l'embrasement des fenêtres. Et pas de bruit, pas de poussière, pas de tramway. Il me semblait que j'avais quitté Montréal depuis des années.

—Dites donc, cousin, par delà les Laurentides, qu'est-ce qu'il y a? lui demandai-je.

Je n'étais pas forte en géographie.

—Par delà les Laurentides? C'est le Saguenay, répondit-il.

—Le Saguenay!

Une vision de forêt vierge passa devant mes yeux.

Cet hommage rendu à la belle nature, je songeai à examiner mon compagnon. Il en était bien temps, n'est-ce pas? Sa mise simple et ses manières un peu rustiques avaient été la cause que j'avais d'abord fait peu d'attention à lui. J'avais eu tort. Il était beau et élégant à sa manière; grand, fort comme un chêne, les cheveux blonds, le teint brûlé de soleil et un air de franchise et de sincérité qui vous le rendait sympathique.

Ne sachant que dire, je m'informai à tout hasard de la santé de ma tante. Entre nous, je crois que nous n'étions pas plus apparentés à cette tante qu'à la reine d'Angleterre. Coralie Gobeil était tout simplement une ancienne voisine de ma mère, qui venait de la même paroisse, et avec qui, elle avait toujours conservé d'amicales relations. Comme ma mère, elle était restée veuve jeune et on racontait qu'elle avait peiné dur pour remettre, intact à son fils, le bien qu'un mari imprévoyant lui avait laissé passablement hypothéqué.

Louis me dit que sa santé n'était plus bonne. L'ouvrage de la ferme la fatiguait beaucoup.

—Il faut vous marier, cousin. Une petite bru dans la maison, ça soulagerait votre mère.

La glace était rompue. J'appris encore que les foins n'étaient que commencés à la Butte, lieu où demeurait la tante Coralie; que la pauvre femme ne pouvant plus travailler aux champs, il faudrait, pour la première fois, prendre des aides; que la récolte s'annonçait bonne.

Nous avions dépassé plusieurs de ces maisons de cultivateurs qui ressemblaient toutes les unes aux autres, quand notre cheval s'arrêta de lui-même devant un toit rouge percant un rideau d'érables. "Nous sommes chez nous", m'annonça le cousin. Et galamment, il me fit les honneurs de son "home", me précéda, non pas au salon, comme vous pourriez le penser, mais à la cuisine où j'aperçus une vieille somnolant sur sa chaise berçeuse, un tricot de laine tombé à ses pieds. C'était la tante Coralie. Louis s'approcha d'elle et d'une voix capable de réveiller les morts, lui dit:

—Maman, voici la cousine.

La vieille tressauta.